

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Jonathan Glazer
Scénario : Jonathan Glazer
Photographie : Łukasz Żal
Montage : Paul Watts
Son : Johnnie Burn
Production : Jim Wilson et Ewa Puszczynska

Avec

Sandra Hüller, Christian Friedel

FILMOGRAPHIE

Jonathan Glazer

2013 : *UNDER THE SKIN*
2004 : *BIRTH*

SEMAINE DU 29 JANVIER AU 4 FÉVRIER

LA PIE VOLEUSE

Robert Guédiguian

Maria n'est plus toute jeune et aide des personnes plus âgées qu'elle. Tirant le diable par la queue, elle ne se résout pas à sa précaire condition et, par-ci par-là, vole quelques euros à tous ces braves gens dont elle s'occupe avec une dévotion extrême... et qui, pour cela, l'adorent... Pourtant une plainte pour abus de faiblesse conduira Maria en garde à vue...

JE SUIS TOUJOURS

LÀ
Walter Salles

Rio, 1971, sous la dictature militaire. La grande maison des Paiva, près de la plage, est un havre de vie, de paroles partagées, de jeux, de rencontres. Jusqu'au jour où des hommes du régime viennent arrêter Rubens, le père de famille, qui disparaît sans laisser de traces. Sa femme Eunice et ses cinq enfants mèneront alors un combat acharné pour la recherche de la vérité...

TANDEM

Scène nationale Arras Douai

Cinéma, Salle Paul Desmarests
SEMAINE DU 22 AU 28 JANVIER 2025



LA ZONE D'INTÉRÊT

Jonathan Glazer

2024, U.S.A, 1h45

09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu



2024

2025

NOTE DE PRODUCTION

CRÉATION DE L'ARÈNE

Bien que moins tristement célèbre que « la solution finale », l'expression effroyable « zone d'intérêt » - *interessengebiet* en allemand - utilisée par les SS nazis pour décrire le périmètre de 40 kilomètres carrés entourant le camp de concentration d'Auschwitz en périphérie d'Oświęcim en Pologne - témoigne du même sentiment d'obscurcissement résolument précis et inquiétant. C'est un euphémisme utilisé avec une intention létale. En 2014, le regretté Martin Amis avait utilisé ces mots pour le titre de son roman sombrement picaresque dont l'action se déroule à l'intérieur et autour du camp. Dans son adaptation cinématographique longuement mûrie, le réalisateur-scénariste Jonathan Glazer cartographie le terrain géographique et psychique de la zone et de ses habitants avec une précision glaçante.

« Il s'agissait de créer une arène », dit Glazer, dont le processus de production rigoureux et intense a impliqué des travaux de construction et un tournage sur place en Pologne, ainsi que l'utilisation d'un réseau de caméras de surveillance pour capturer de multiples séquences mises en scène simultanément dans le même bâtiment. « J'ai régulièrement utilisé l'expression 'Big Brother chez les nazis' », s'amuse le réalisateur de 58 ans, lauréat du Grand prix du Festival de Cannes de cette année pour son quatrième film. « Nous ne pouvions bien sûr pas le faire, mais l'idée était d'observer des gens dans leur vie quotidienne. Je voulais capturer le contraste entre quelqu'un qui se verse une tasse de café dans sa cuisine et quelqu'un en train d'être assassiné de l'autre côté du mur, la coexistence de ces deux extrêmes. »

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR

Au début de *La Zone d'Intérêt*, Hedwig Höss (Sandra Hüller) accueille sa mère pour la première fois dans sa villa impeccable en stuc à deux étages, où elle vit avec son mari Rudolf et leurs enfants. Lorsque sa mère lui demande si les domestiques de la maison sont juifs, Hedwig fait un geste en direction du mur recouvert de lierre qui sépare son jardin en pleine floraison de la structure imposante de l'autre côté. « Les Juifs sont de l'autre côté du mur » dit-elle joyeusement. Hors de vue, hors de l'esprit. Ce sinistre sentiment d'occultation a fourni à Glazer le point d'entrée précis pour son adaptation. Dans le roman d'Amis, le personnage ignoble de Paul Doll - un commandant de camp installé dans une version fictive d'Auschwitz - est inspiré de Rudolf Höss, un nazi de longue date largement reconnu comme l'un des architectes de l'extermination de masse. (Il est même considéré comme pionnier dans l'utilisation du gaz Zyklon B). Glazer s'est donc emparé de l'idée d'intégrer une réalité biographique dans le scénario. « J'ai commencé à me documenter sur Rudolf Höss et sa femme Hedwig, et sur comment ils vivaient à Auschwitz, installés dans un coin du terrain, si on peut dire », explique-t-il. « D'une certaine façon, pour moi, le sujet du film est devenu ce mur. Le cloisonnement de leurs vies et l'horreur vécue juste à côté. »

L'occultation est partout, dans *La Zone d'Intérêt*. Une scène au début du film, avec Rudolf, dont la famille a organisé une fête en son honneur avant qu'il aille travailler au camp, le montre les yeux bandés, guidé dans sa descente d'un escalier - une inversion espiègle et perverse de son travail quotidien. Plus tard, tandis que le patriarche ferme et verrouille méthodiquement les nombreuses portes de sa propriété avant d'aller se coucher - un processus soigneusement cartographié à travers des plans coupés au scalpel - les images d'une vie domestique confortable et d'une paranoïa ambiante s'entremêlent. « C'est comme un petit film à l'intérieur du film », dit Glazer. Ça nous fait réfléchir à ce qui compte pour lui, et à ceux auxquels nous tenons, à quels corps nous importent et à ceux qui ne nous importent pas. » Au fur à mesure que le film évolue, des signifiants visuels et sonores subtils presque flottants d'un génocide mécanisé s'opèrent juste au-delà de notre regard s'accumulent : la location somptueuse subventionnée des Höss juxtapose un fantasme arien bucolique avec les réalités cauchemardesques sur lesquelles il a été (littéralement) construit. Dans cet ersatz d'Eden, l'absence structurante d'une vie bien vécue est un Moloch recrachant régulièrement des volutes de mort - ce que l'auteur Elie Wiesel appelait « des nuages de fumée sous un ciel bleu silencieux ».

« Une philosophe brillante, du nom de Gillian Rose, a écrit sur Auschwitz » dit Glazer. « Elle imaginait un film qui pourrait nous déstabiliser, en nous montrant combien nous sommes plus proches émotionnellement et politiquement de la culture du bourreau que nous aimons à le penser. Ce film pourrait nous laisser avec « les yeux secs d'un profond chagrin ». Des yeux secs versus des larmes sentimentales. C'est ce que j'ai cherché à obtenir. Ce n'est pas froid, mais ça doit être clinique. » « Les textes de Rose ont été fondamentaux », ajoute Wilson, « tout comme le travail de l'historien Robert Jan Van Pelt qui l'a inspirée. Il a fait des recherches sur le projet d'origine d'Auschwitz, qui devait devenir une ville modèle dans un Est occupé par des entreprises et colons allemands. Le meurtre de masse « faisait partie d'un projet plus vaste qui représente une soif de terre, de travail et de capital ». Rose disait que c'était quelque chose que nous pouvions comprendre et à laquelle n'importe qui peut prendre part. Cela place une voix explicative dans le silence et l'horreur. Ce « n'importe qui » est la clé.

Au vu de la réputation de Glazer pour ses images austères et terrifiantes, il serait raisonnable d'imaginer que sa version de *La Zone d'Intérêt* soit insupportablement angoissante. Elle l'est, mais pas de la façon à laquelle on pourrait s'attendre. La représentation de l'atrocité historique est une proposition complexe, abordée par des réalisateurs allant de Resnais à Spielberg, en passant par Tarantino. Glazer opte pour une forme audacieuse d'inversion. Les horreurs du film demeurent fugitives, sans que leur importance soit banalisée, ni leur capacité à déranger diluée. « J'ai pensé aux films d'horreur, aux films de genre et à toutes les choses terribles que pourrait devenir ce film si je ne respectais pas mon engagement », explique Glazer. « Je ne voulais pas participer à ça. Un bon exemple serait le film *Salò ou les 120 Journées de Sodome*. Je ne pourrais pas faire un film pareil. Je n'ai pas les tripes pour faire un tel film. Nous sommes donc restés d'un seul côté du mur. »